

Retour à Shakespeare

al-Jumhuriya, 20 septembre 1955

Deux camps d'hommes de lettres se disputent en France depuis fort longtemps déjà — j'ignore exactement quand ce différend a commencé, mais je sais que j'avais à peine commencé à goûter la littérature française, alors que j'étais étudiant à Paris, que j'en voyais déjà les manifestations extérieures. Je n'ai pas oublié une querelle particulière qui occupa la presse française, et occupa certains professeurs de littérature de la Sorbonne, pendant un long moment durant la Première Guerre mondiale.

Un professeur d'université donnait une série de conférences publiques sur Jean-Jacques Rousseau, et évoqua, un soir, les circonstances entourant la propre conversion de Rousseau du protestantisme au catholicisme. Un homme de lettres non universitaire se trouvait présent à cette conférence, et soumit, dès le lendemain matin, les propos du professeur à la critique, dans *Le Temps* — le journal français le plus considéré de l'époque, et le plus pénétrant en matière de détails littéraires et de prose. Le professeur répondit, lors de sa conférence suivante, à la critique de cet homme de lettres, et l'échange entre les deux hommes se poursuivit un certain temps, d'autres journaux que *Le Temps* s'y joignant également. Le professeur parle dans son amphithéâtre ; les critiques libres, si l'expression est permise, écoutent — puis vont contester les vues et les propos du professeur dans leurs propres journaux.

Il est fort probable que ce différend entre les professeurs de littérature universitaires et les hommes de lettres et critiques indépendants soit bien plus ancien que l'époque où je l'ai moi-même découvert.

Il est fermement ancré dans l'esprit des universitaires que ces écrivains et critiques qui écrivent dans les journaux, composent des livres de littérature et de critique, et attirent à eux une foule immense de lecteurs, écrivent sans aucune véritable méthode — manquant la cible en bien des occasions, et l'atteignant en de rares occasions — et ne sont, pour cette raison, que de simples journalistes, et non de véritables savants, ne méritant qu'une faible confiance.

Ces écrivains indépendants, de leur côté, estiment que les professeurs universitaires se font grand tort, à eux-mêmes, à leurs propres lecteurs et étudiants, et à la littérature elle-même, lorsqu'ils se soumettent entièrement à ces méthodes sèches et étroites qui tuent l'esprit de l'art, lui ôtent sa beauté, en flétrissent la fraîcheur, et le réduisent à une nourriture grossière et lourde, capable de satisfaire une méthodologie, mais qui ne satisfait ni le goût, ni ne ranime le cœur, ni ne plaît au véritable tempérament artistique.

Il n'est rien que j'aime davantage, lorsque je rencontre des professeurs universitaires de littérature, que de leur mentionner un livre ou un article de tel ou tel écrivain indépendant — suscitant chez certains une indignation véritable, une colère effrénée, et des formes de critique mordantes, non dépourvues de leur propre humour satisfaisant et de leur esprit divertissant. Et lorsque je rencontre certains écrivains indépendants, je fais exactement de même, leur mentionnant le livre de tel ou tel professeur sur tel grand auteur, ou tel poète distingué, suscitant chez eux une moquerie à la fois douce et amère.

Il arrive que professeurs de littérature et écrivains indépendants se rencontrent sans qu'aucun différend ne surgisse entre eux, sans qu'aucune véritable controverse n'éclate — car ils s'entretiennent alors de tout, sauf de littérature, chacun d'eux s'étant profondément persuadé que ni l'un ni l'autre ne se comprendront jamais. Comment, après tout, les vivants et les morts pourraient-ils jamais échanger véritablement, et se comprendre l'un l'autre ? Les vivants, naturellement, sont les écrivains indépendants eux-mêmes, non contraints par ces méthodes rigides et pesantes qui dépouillent toute forme de littérature qu'elles touchent de sa propre vie et de sa propre vitalité, la réduisant à quelque chose de stérile et d'aride. Ce différend a, ces dernières années, encore évolué, prenant une autre forme, non dépourvue de son propre charme : les professeurs de littérature, dans les universités, se soucient désormais de la personne même de l'écrivain, des circonstances qui l'entourèrent, des événements qui le frappèrent, des épreuves qui le façonnèrent, traquant ainsi les secrets de sa vie privée, et tentant d'en discerner l'influence sur sa production littéraire — s'occupant, en somme, bien davantage des écrivains eux-mêmes que de leurs propres œuvres. Ils suivent en cela les méthodes du siècle dernier, étudiant l'histoire des personnes bien plus que leurs propres œuvres — corrompant, ce faisant, l'esprit comme le goût de leurs étudiants, les détournant des textes littéraires eux-mêmes, avec toute la vie, la beauté et la splendeur qu'ils recèlent, vers les

personnes des écrivains, désormais morts et réduits à n'être plus que de l'histoire.

Les écrivains indépendants, de leur côté, estiment que la littérature est toujours vivante, et que la beauté que l'on trouve dans les textes littéraires véritablement dignes de ce nom n'est jamais soumise à l'autorité du temps — elle perdure, au contraire, à travers la succession des époques et le passage des générations, et mérite, pour cette raison même, de nous occuper, car la vie vigoureuse qui l'anime ne manque jamais de la dépasser, pour atteindre nos propres esprits, nos propres cœurs, et notre propre goût.

Ainsi les professeurs de littérature, dans les universités actuelles, se voient-ils également reprocher de se soucier de l'histoire littéraire bien davantage que de la littérature elle-même. Ce même différend a de nouveau éclaté, en ces jours mêmes, entre les professeurs universitaires et les écrivains indépendants, et son objet, hier comme aujourd'hui, a été la traduction de Shakespeare. Shakespeare a été traduit en français un nombre considérable de fois, traduit depuis le dix-septième siècle, et continue d'être traduit encore aujourd'hui — une traduction paraît, et il ne s'écoule guère de temps avant qu'une nouvelle ne la remplace.

Shakespeare a été traduit en français tant en vers qu'en prose, mais la traduction qui satisferait tous les amoureux de Shakespeare, tous les admirateurs de son art, n'a pas encore vu le jour — malgré le nombre considérable de traductions publiées, et malgré le nombre considérable d'écrivains français éminents, à travers les époques diverses, qui ont pris part à leur réalisation.

Un groupe d'écrivains contemporains distingués — des poètes, tous ou presque tous — ont entrepris une nouvelle traduction de Shakespeare, annonçant qu'ils se sont consacrés à cette traduction avec un soin que nul n'y avait jamais apporté auparavant, et qu'ils la publieront accompagnée du dernier texte anglais, établi de manière critique par des spécialistes anglais de l'œuvre de Shakespeare, et publié à Cambridge. Ils entendent publier texte et traduction ensemble, en volumes successifs, de sorte que l'on puisse lire la nouvelle traduction, et se reporter, quand on le souhaite, au texte original sur les pages en regard — et se reporter, non seulement au texte lui-même, mais aussi aux notes et commentaires consignés par les éditeurs.

Il fut déclaré, en annonçant ce projet, que cette nouvelle traduction dépeindrait le véritable esprit du grand poète anglais, et serait une

traduction vivante, non pas morte, contrairement à ces traductions publiées par les spécialistes anglais parmi les professeurs universitaires, qui demeurent enchaînés à leurs propres méthodes, produisant des traductions frôlant le simple littéralisme, et ignorant tout de la divergence et de la différence entre l'esprit anglais et l'esprit français.

À peine un écrivain indépendant eut-il évoqué cette nouvelle traduction dans *Le Monde*, que certains professeurs universitaires s'en indignèrent, l'un d'eux — professeur de littérature anglaise à l'université de Bordeaux — déclarant, ou plutôt demandant : que veulent donc ces traducteurs ? Veulent-ils présenter Shakespeare lui-même, dans leur nouvelle traduction, ou veulent-ils plutôt se convaincre eux-mêmes, et le convaincre lui aussi, de leur propre personne — c'est-à-dire lui insuffler leur propre esprit ? Et comment des poètes, et des écrivains de cette sorte, sans spécialisation réelle en langue anglaise, sans maîtrise réelle des faits véritables de cette langue telle que Shakespeare lui-même la maniait, comment pourraient-ils produire une traduction correcte, précise et fidèle de ce grand poète, sans le secours de ces savants universitaires qui ont consacré leur vie entière à cette étude ? Et comment concilier le recours au dernier texte critique établi scientifiquement de l'œuvre de Shakespeare avec le désir de le renouveler, et de lui insuffler une vie contemporaine ?

Le professeur demanda ensuite : que pourrait bien représenter cette nouvelle traduction ? Représentera-t-elle Shakespeare lui-même, et sa propre littérature exactement telle qu'elle est sortie de lui ? Si tel est le cas, il n'est pas possible d'échapper à des méthodes scientifiques rigoureuses, capables de produire une traduction correcte et fidèle. Ou représentera-t-elle, au contraire, les poètes qui traduisent Shakespeare ? Si tel est le cas, ce n'est nullement une traduction précise du grand poète anglais, mais plutôt un portrait de l'effet que ces chefs-d'œuvre anglais ont produit sur le cœur des traducteurs, et sur leur propre goût à leur égard — un peu de l'esprit du poète anglais, et beaucoup de l'esprit des poètes français qui traduisent, ou plutôt composent, tout en prétendant traduire.

Le différend s'est ramifié, et il semble appelé à se ramifier encore, en des formes de controverse que ce texte n'a pas la place d'accueillir — un texte que je dicte simplement pour tracer le contraste entre un peuple, pour lequel ce grand poète n'a pas encore reçu ne serait-ce qu'une traduction approximative, et qui demeure, malgré tout, indifférent à l'idée de le traduire, voire hostile à cette idée, s'émouvant simplement

parce qu'un groupe parmi eux entreprit un jour de le traduire en arabe ; et un autre peuple, pour lequel Shakespeare a été traduit d'innombrables fois, sous des formes différentes — certaines en prose, d'autres en vers, d'autres encore en prose poétique ou en vers libéré — et représenté sur leurs propres scènes à travers des générations successives, encore joué parfois dans sa langue originale, et traduit en français, tantôt de l'une, tantôt de l'autre de ces nombreuses traductions.

Ils ne se contentent jamais, du reste, de ce qu'ils possèdent déjà — ils ajoutent simplement traduction sur traduction, au point que l'on puisse dire, avec raison, que les Français n'ont connu aucune époque, depuis que l'œuvre de Shakespeare leur est parvenue, sans qu'apparaisse une nouvelle traduction, ou de nouvelles traductions, de cette œuvre. Et pourtant, ils ne se satisfont jamais de ce qui leur est déjà offert ; ils continuent de renouveler et d'ajouter, se disputant sans cesse sur la manière même de renouveler et sur ce qu'il convient d'ajouter.

Ils ne le font pas seulement pour l'œuvre de Shakespeare — ils le font pour les chefs-d'œuvre de la littérature mondiale tout entière, ancienne comme moderne. Et rien de tout cela, malgré son abondance, sa difficulté, et les dépenses considérables qu'exigent la traduction et la publication, ne les distrait de veiller sur les sciences et les arts avec le plus grand soin possible ; rien de tout cela ne les distrait non plus de traduire même les œuvres littéraires les plus légères, celles qui satisfont le simple besoin de lecture des gens ordinaires, et les empêchent de se replier sur eux-mêmes, ignorants du monde dans lequel ils vivent réellement ; rien de tout cela ne les empêche de traduire la plus grande part de ces récits captivants qui leur parviennent, ceux qu'ils appellent romans policiers ; rien de tout cela, enfin, ne les empêche de demeurer véritablement productifs dans tous les genres littéraires, comme ils le sont dans toutes les branches de la science, et dans tous les beaux-arts également.

Il ne fait d'ailleurs aucun doute que la traduction elle-même est l'un des moyens les plus féconds vers la véritable production littéraire : elle y invite, y pousse, et en facilite le succès. Les peuples repliés sur eux-mêmes, isolés des autres, ignorants de ce qui les entoure, sont inévitablement voués, à la longue, à la stérilité et à l'aridité — contraints de se répéter sans cesse, disant aujourd'hui ce qu'ils disaient hier, et vivant demain de ce dont ils vivent aujourd'hui, jusqu'à ce que leur propre littérature en vienne à ressembler au délire d'un fiévreux, se nuisant à lui-même, et nuisant à tous ceux, autour de lui, qui se trouvent

contraints de l'écouter. Et lorsque je dis que les Français ne font pas cela pour Shakespeare seul, mais qu'ils le font aussi pour la littérature mondiale tout entière, ancienne et moderne, je n'entends nullement limiter cet effort aux seuls Français : tous les peuples vivants font exactement ce que font les Français, à l'égard de Shakespeare, et des autres grandes figures de la littérature à travers les âges.

J'ai lu, ces tout derniers jours, des articles m'apprenant que Shakespeare, Corneille et Racine ont récemment fait l'objet d'une attention réelle en Yougoslavie, lorsque certaines de leurs œuvres furent jouées dans la ville de Zagreb ; et je lis aujourd'hui que les Russes, souhaitant marquer la visite dans leur pays du chancelier de l'Allemagne de l'Ouest, l'ont convié dans l'un de leurs théâtres, où fut représentée, sous forme de ballet musical, l'une des pièces de Shakespeare — à savoir Roméo et Juliette.

Cette même pièce vient d'être représentée à Paris également, sous forme de ballet musical, ainsi que sous forme de mise en scène purement théâtrale. Si un chercheur prenait la peine d'établir précisément combien d'œuvres de Shakespeare sont représentées dans les pays d'Europe au cours de cette même saison de l'année, il nous révélerait des merveilles sur des merveilles, et démontrerait, à quiconque souhaite sincèrement le savoir, que Shakespeare, et les grands poètes dramatiques comme lui, sont demeurés, et demeureront, le fondement même de la vie littéraire des peuples vivants qui ont développé un goût pour l'art, et une véritable estime pour la culture — des peuples chez qui aucune préoccupation de la vie intellectuelle n'en évince jamais une autre.

Combien il conviendrait à nos propres écrivains, à ceux qui guident notre jeunesse, de lire davantage qu'ils ne le font, d'approfondir davantage qu'ils ne le font, d'élargir leurs propres horizons pour élargir ceux de leurs lecteurs, et de saisir la vie avec force et sérieux véritables, afin que leurs propres lecteurs la saisissent, eux aussi, avec cette même force et ce même sérieux — afin que les générations montantes de notre jeunesse apprennent qu'une vie intellectuelle véritablement élevée ne s'acquiert jamais par le simple divertissement, ni par la lecture d'une littérature à bon marché, qui ne fait que tuer le temps et inviter au sommeil.